

La lettre arriva à Nantes le 13 mai 1886, en fin d'après-midi. C'était un jeudi. Louise revenait des vêpres. Le pli avait été glissé sous sa porte par une main bienveillante. Longtemps oublié sur le bureau d'un commis maritime, il avait traîné plusieurs mois à Semarang avant d'être confié au bosco d'un navire marchand français en partance pour l'estuaire de la Loire.

L'écriture la surprit. Une calligraphie tremblée et enfantine, pas celle de son homme. Onze ans qu'elle était sans nouvelles de son mari, le capitaine de trois-

mâts goélette, Victor Combault dit «le Dragon». Hésitantes, ses mains diaphanes tournaient et retournaient l'étrange missive, craignant le pire. Son cœur fatigué par des années d'angoisse et de souffrance cognait sans ménagement contre sa poitrine desséchée par le manque de caresses. Elle attendit que la maisonnée retrouve son calme vespéral pour l'ouvrir. Tremblants, ses doigts s'y reprirent à deux fois avant de briser le cachet de cire. Après tant d'années de solitude et d'abandon, son intuition lui disait d'en rester là. Elle respirait avec difficulté. La curiosité l'emporta. Elle déplia la feuille d'un papier blanc flavescent. L'encre bleu violine avait bavé, rendant sa lecture difficile. Les phrases s'enchaînaient, phonétiques et maladroités.

*Madam,*

*Jé un triste maleur a vous anoncer. Notre bien aimé capitaine Dragon nous a quitté pour toujours. Il a rejoint au ciel le vol des oiseaux et la course des nuages. Les larmes*

*coulent sur tous les visages et notre chagrin est sans fin. Nous prions pour vous et pour lui car nous savons que nous nous retrouverons un jour, ici ou là-bas.*

La signature était illisible. Elle poussa un hurlement. Ses yeux se brouillèrent, elle perdit connaissance.

L'enfant, tiré de ses rêves agités par ce cri d'outre-monde, se dressa sur son séant, les sens aux aguets. Malgré son jeune âge, il était l'homme de la maison.

Encore mal réveillé, il mit un pied sur le carrelage glacé. Aucun bruit ne troublait la nuit. Un instant, il hésita à se recoucher. Son esprit chevaleresque l'emporta. Enfilant à tâtons ses sabots, il se glissa, le cœur battant, vers la cuisine. Sa mère gisait à terre, inanimée. Désespéré, il parcourut d'un regard circulaire la pièce, cherchant l'aide que son cerveau paniqué lui refusait. Sur la table, un cruchon d'eau, protégé des mouches par un torchon à carreaux, emporta sa décision. Haletant, il trempa avec maladresse le

linge dans l'eau fraîche ; puis lui tamponna le front et les tempes avec délicatesse. Quand il passa son chiffon humide sur les lèvres maternelles, la présence d'un souffle chaud le rassura. Réconforté, il persista. Au contact du liquide froid, Louise rouvrit les yeux, ébahie. Reconnaisant son fils chéri, elle l'enserra de ses bras menus et le couvrit de baisers avant de lui murmurer à l'oreille entre deux sanglots :

– Rodolphe, ton papa est mort.

Ses yeux restèrent secs... il ne l'avait jamais connu.